



# LIRE, ÉCRIRE, LE DIRE !

CONCOURS DE CRITIQUE  
LITTÉRAIRE 2018

---

KENSTRIVADEG SKRIDVARNOURIEZH 2018

ORGANISÉ PAR LA RÉGION BRETAGNE DANS LE CADRE DU GONCOURT DES LYCÉENS



Le 1<sup>er</sup> prix est attribué à :

**Inès DORVAL,**

Élève en 1<sup>re</sup> ES au Lycée Emile Zola à Rennes

Pour sa critique sur : *L'Évangile selon Youri* de Tobie Nathan

\*

### **Youri, petit enfant divin**

Un petit garçon, un psychologue à la retraite. L'un n'a pas de père, l'autre n'a pas de fils. L'un a perdu sa mère, l'autre sa femme. Les deux manipulent les âmes. Le premier les guide, le second les soigne. Ils vont se trouver. Se compléter. Se protéger. Cohabiter. Évoluer. Leurs destins sont liés.

Ce roman est complexe. Étrange. Atypique. Fascinant. On a envie de le découvrir. De le connaître. De le comprendre. Parfois, il est dérangent, il met mal à l'aise. Parfois, on hésite à poursuivre, on a envie de l'abandonner. Parce que l'étrange, l'inhabituel fait peur ? Parce qu'il marque, qu'il choque même un peu ? Ce roman est un peu comme l'enfant, en fait. Il nous intrigue, il nous perturbe, il marque notre esprit. Mais on s'attache et on ne veut pas le lâcher. Donc on continue parce qu'on veut connaître la suite. Le fin mot de l'histoire. Les prochaines aventures, les prochaines rencontres, les prochaines émotions. On continue parce qu'on est comme attiré par lui. Ce roman nous fait réfléchir. À nous. À Eux. Aux autres. Il est poétique, aussi. Tobie Nathan, *l'Évangile selon Youri*. Profond. Puissant. Quels mots pour décrire ce roman, cet enfant ? Passionnant ? Perturbant ? Fascinant ? Ce qui est sûr, c'est qu'il attire ceux qui le rencontrent. Tel un aimant.

Au psychologue, les patients se confient. Racontent leur vie. Transmettent leurs doutes. Demandent conseils. Le vieux écoute. Et guérit. L'enfant aussi guérit. Mais lui agit.

Chacun à leur manière, ils sauvent des vies. L'un par l'action, l'autre par la parole. Pourtant celui qui agit parle peu ! Il est discret. Il se fait oublier. Un petit garçon, avec vous ? Pas vu. Seuls ceux qui observent le voient. Il déstabilise. Trouble. Terrifie. Fascine. Qui est cet enfant ? d'où vient-il ? Nul ne le sait précisément. Un voile de mystère plane sur son passé. Sur son présent. Et dans le futur ? Nul ne le sait. Il faut vivre, voilà tout. Rencontrer des gens. En sauver. En quitter. Mais vivre.

Élie, vieux psychologue parisien. Youri, petit enfant roumain. Youri, petit enfant divin.

Le 2<sup>e</sup> prix est attribué à :

**Lucas GUIBERT,**

Élève en 1<sup>re</sup> L-ES au Lycée Amiral Ronarc'h à Brest

Pour sa critique sur : *L'hiver du mécontentement* de Thomas B. Reverdy

\*

## **Anarchy by the UK**

Londres, durant l'hiver 1978-1979. « Voilà l'hiver de notre mécontentement ». C'est la phrase qui ouvre *Richard III* et clôt le roman, revenant tout au long du récit comme un leitmotiv. Les chômeurs, les grévistes, les jeunes, les punks, Richard, tous sont las de la situation, de la société qui pèse sur eux et les méprise. Les Sex Pistols ne sont plus là pour crier et exorciser le mécontentement mais il reste toujours les grèves. Le théâtre aussi pour Candice, jeune coursière dynamique, qui se prépare à interpréter le rôle-titre dans *Richard III* de Shakespeare, alors que l'Angleterre se paralyse ; et la musique de Jones, pianiste en galère qui joue dans les bars, vit de petits boulots, ne sachant trop s'il doit rester ou s'il doit partir. « À ce stade de l'histoire, personne ne sait trop bien ce qui peut encore arriver ». Plongeons-nous donc plus avant dans le roman, arpentons ses voies sombres et poisseuses.

Candice sillonne les rues de Londres sur son vélo, délivrant les courriers en express partout où le devoir l'appelle. Sa vie alterne entre le théâtre, la musique (les Sex Pistols et Joy Division entre autres), le travail, les soirées et les visites à ses parents. Elle se bat, survit, tente de garder la tête hors de l'eau dans le déluge de problèmes qui inonde le Royaume-Uni. Malgré tout, il lui reste le temps de penser, et ce sont ses réflexions qui ponctuent le roman autant que ses actions. Elle assiste à l'ascension de Margaret Thatcher, et elle note ses pensées sur celle de Richard III.

Le parallèle est ainsi posé entre la conquête du pouvoir par le personnage shakespearien, comme par Margaret Thatcher. « Les forts haïssent les faibles et c'est leur seule faiblesse ». Mais malgré la haine qui les constitue, ces deux êtres vont l'emporter. Comment et de quel droit ? C'est la réflexion que propose le livre. Ce roman n'est pas seulement l'histoire de deux jeunes gens et de leurs difficultés dans une Angleterre en crise, il donne également matière à penser sur l'autorité, le pouvoir, sa légitimité, alors qu'anarchistes punks et conservateurs thatcheristes courent les rues londoniennes. Ne s'arrêtant pas là, l'auteur mêle dans sa prose la poésie de Shakespeare avec la simplicité dénonciatrice du punk, prolongeant la comparaison entre la pièce et les troubles de cet hiver-là.

Tout est au présent, ce qui nous plonge véritablement au cœur du Londres de 1978. Les brumes londoniennes sont là, presque palpables, « la rue bordée de murs de poubelles à présent aussi grands qu'elle, qui s'accumulaient un peu partout dans les quartiers ouvriers alors que les éboueurs n'étaient pas encore officiellement en grève, des poubelles qui attiraient les rats », les embouteillages, la morosité ambiante. Mais pas le passé. Au diable celui-ci : les punks et Thatcher l'ont balayé ! Le futur est absent également, seul demeure le présent, de l'indicatif si on le souhaite et où Candice, Jones et Richard se débattent, survivent, cherchent leur place. Il faut s'en sortir, être fort ou mourir. « Aujourd'hui, fini de rêver », comme disait la Première Ministre britannique en 1980. Mais Thomas B. Reverdy semble nous dire le contraire. Avec lui, une part nous est encore accordée : celle du songe. Ne sommes-nous pas « de l'étoffe dont sont faits les rêves » ?

Le 3<sup>e</sup> prix est attribué à :

**Anaëlle RIVIÈRE,**

Élève en 1<sup>re</sup> L-ES au Lycée René Descartes à Rennes

Pour sa critique sur : *Hôtel Waldheim* de François-Vallejo

\*

### **Un simple pion sur l'échiquier**

Tranquille et banale, telle a toujours été la vie de Jeff Valdera, écrivain marié et sans enfant. Toujours ? Selon lui, mais est-ce réellement le cas ?

Pas pour Frieda Steigl, grande blonde zurichoise au français approximatif, sortie de nulle part avec ses cartes postales d'un autre temps et son sac en cuir rempli de dossiers.

Hôtel Waldheim, été 1976, « ça vous rappelle quelque chose ? »

Au fil des pages, guidé par cette blonde mystérieuse, Jeff Valdera retrouve peu à peu le Jeff adolescent, celui qui passait ses étés à Davos, en Suisse, dans cet hôtel où l'entraînait sa tante, hôtel de riches dans lequel il ne se sentait pas à sa place. Mais ses souvenirs, jusqu'alors enfouis profondément, ne concordent pas avec ce qu'attend Frieda. Il se trouve que Jeff a rencontré son père, lors de ce fameux été 1976 ; quelques semaines avant qu'il ne disparaisse de la circulation.

Il s'est passé les drôles de choses, non ? Pas dans son souvenir. Et la vieille Frau Finkel ? Le couple de Lübeck ? Et Herr Meili, le directeur de l'hôtel ? Jeff se souvient de tous ces noms et du temps qu'ils ont passé ensemble. Mais au fur et à mesure que Frieda complète ses souvenirs, ces moments chaleureux et innocents dans sa mémoire prennent les traits d'une intrigue bien sombre.

Un demi-siècle plus tôt, Thomas Mann écrivait *La montagne magique*, se déroulant dans cette même vallée de Davos. Pourtant, pour Jeff, la montagne est bien réelle, toute aussi réelle que les drôles de choses qui s'y sont passées. Entre des réseaux d'exfiltration de citoyens d'Allemagne de l'Est, des agents de la Stasi surveillant les moindres faits et gestes des résidents de l'hôtel, et les vies passées de professeurs d'histoire mystérieux, la vie de Jeff Valdera semble avoir été bien moins banale que ce qu'elle en avait l'air...

Oscillant entre Est et Ouest, François Vallejo déplace ses pions avec précision et dextérité, racontant par sa plume et son style unique les sombres agissements qui se sont déroulés sous les yeux des civils, en pleine période de Guerre Froide.

À travers le regard d'un Jeff Valdera qui ne sait plus démêler le vrai du faux, il mène la partie jusqu'à l'échec et mat, à la manière d'un véritable pousseur de bois.

Les pages de *Hôtel Waldheim* sont tels les rapports de la Stasi, déchiquetés en confettis puis reconstitués des années plus tard. Seules, elles sont comme imparfaites, inachevées ; mais ensemble, elles forment un roman complet, unique, qui sème le trouble dans notre esprit tout autant que dans celui de Jeff Valdera. Le malaise, dirait Frieda.

Car le malaise, on le ressent tout au long de ces 298 pages pleines de mystères et de questions en suspension. L'auteur nous tient en haleine du début à la fin, recomposant morceau par morceau la mémoire inventée de Jeff Valdera.

Jusqu'aux derniers chapitres, il nous donne les clefs ouvrant la porte du bureau de Herr Meili, là où se cachent les réponses tant attendues. Mot après mot, page après page, on découvre des demi-vérités, des justifications incomplètes, sorte de mélange flou des souvenirs fabriqués de Jeff et des rapports détaillés de Frieda et qui reconstitués, mis bout-à-bout et analysés nous dévoilent enfin les secrets pesant sur l'hôtel Waldheim.

Tous les secrets, vraiment ? tout est-il véritablement rentré dans l'ordre ?

Entre questions sans réponses et manipulations inconscientes, *Hôtel Waldheim* de François Vallejo nous entraîne dans les années 1970 avec une plume unique et un récit haletant, replongeant dans les secrets cachés de la Guerre Froide.

Le 4<sup>e</sup> prix est attribué à :

**Anna CHEMIN,**

Élève en 1<sup>re</sup> L au Lycée Jean-Marie Le Bris à Douarnenez

Pour sa critique sur : *La vraie vie* d'Adeline Dieudonné

\*

### **Pour ne pas s'éteindre**

Bientôt six ans qu'elle lutte pour redonner le sourire à son petit frère. Six ans qu'elle rêve à son voyage dans le temps. Retourner avant l'accident, avec ce face-à-face avec la mort. Et puis elle voudrait ne plus entendre le rire de la hyène qui la hante. Elle ferait tout pour retourner dans le passé, et c'est ainsi que naît une passion pour la physique et son champ des possibles. C'est entre un père violent et chasseur de gros gibier, une mère éteinte et un frère ayant perdu goût à la vie, qu'elle évolue, se construit, grandit.

Avec *La vraie vie*, son premier roman, Adeline Dieudonné nous plonge dans un univers rempli de doutes et de certitudes, d'espoirs et de déceptions. Sorti à la fin de l'été 2018 aux éditions *L'Iconoclaste*, ce roman a déjà remporté quatre prix littéraires.

Dès les premières pages nous faisons la connaissance d'une petite fille pleine de vie et d'entrain. « *À la maison, il y avait quatre chambres. La mienne, celle de mon petit frère Gilles, celle de mes parents et celle des cadavres* ». Première phrase du roman, celle-ci nous plonge immédiatement dans une ambiance assez singulière, dans un cadre familial particulier. En effet, il n'est pas habituel de dédier une chambre à des cadavres. Et pourtant dans cette famille, cela ne semble pas poser le moindre problème. Par « *cadavres* », la narratrice évoque les trophées de chasse de son père. L'importance de ceux-ci est immédiatement mise en avant.

Sa vision du monde est celle que tout enfant a. Son innocence et sa naïveté ne tardent cependant pas à s'en voler. Un après-midi suffit pour que tout s'effondre. Dès lors ce n'est plus à une simple enfant que nous avons affaire. Sa vision du monde s'en trouve non seulement changée mais également ternie. La transformation est radicale, les mots sont alors plus pesants, identiques au silence de son frère. Passant par l'effroi, la tristesse et le désespoir, les émotions qu'elle ressent ne sont plus que négatives. Malgré cela, elle va continuer sa vie, guidée par son désir de retour dans le passé. Et puis le temps passe, une rencontre la métamorphose profondément. Elle devient celle qu'elle a en fait toujours été, elle s'affirme, mais elle doit le dissimuler à son père. Pour ne pas devenir comme sa mère, pour ne pas s'éteindre. Grâce à cet homme, elle expérimente un sentiment nouveau, plus profond : l'amour. Cette puissance de sentiment, cette émotion, Adeline Dieudonné a si bien su les traduire dans son récit.

À travers le regard d'une héroïne en quête de vérité, de réponses et d'affection, l'auteure nous raconte le passage de l'enfance à l'âge adulte avec sensibilité et justesse.

Dans un roman aussi tendre qu'effrayant, Adeline Dieudonné nous propose une métaphore de la vie. Durant cette lecture, ces épreuves prennent la forme plus exceptionnelle d'un parcours initiatique, celui d'une jeune fille insouciante confrontée à de douloureuses épreuves qui la feront grandir brutalement.

**Le 5<sup>e</sup> prix est attribué à :**

**Jeanne GLÉRON,**

Élève en 1<sup>re</sup> L au Lycée Ernest Renan à Saint-Brieuc

Pour sa critique sur : *Ça raconte Sarah* de Pauline Delabroy-Allard

\*

### **Ça raconte ça**

C'est elle qui raconte. Elle est polie, gentille, bien habillée, bien coiffée, bien maquillée. Elle élève sa fille, seule. Elle se déplace à bicyclette dans les rues de Paris. Elle aime le printemps, les rayons du soleil sur sa peau, le vent qui effleure sa joue. « Elle vit sa vie, mais ne la vit pas vraiment ».

Ça raconte sa vie, ce tunnel sans fin, sans mystère. Sans Sarah.

Ça raconte le jour où elles se sont rencontrées.

Ça raconte l'amour passionnel. Ça raconte l'ivresse.

Ça raconte un murmure, un silence, un dernier souffle.

Ça raconte Sarah.

Ça raconte ses yeux, verts, et bien plus encore. Ça raconte son rire, son sourire, son exubérance.

Ça raconte ses airs de violon, son archer contre ses cordes, sa robe longue, ça raconte son dernier regard vers la foule, avant l'envolée.

Ça raconte Vivaldi, Mendelssohn, Schubert, surtout Schubert.

Ça raconte Sarah l'inconnue, la violoniste, Sarah l'amie, puis ça raconte Sarah, la femme.

Ça raconte sa peau, son odeur, sa nuque, sa langue.

Ça raconte Sarah qui dort, Sarah qui pleure, Sarah qui rit, Sarah, qui vit. Car Sarah est vivante.

Ça raconte les flocons sur ses cils, la fumée qu'elle expire.

Ça raconte ses départs, ses arrivées, ses allées et venues, ça raconte une instabilité permanente.

Ça raconte l'amour insatiable.

Ça raconte le printemps, l'été, l'automne, l'hiver, qu'elle n'aime pas, puis le printemps.

Ça raconte le chant intarissable des cigales.

Ça raconte l'amour le matin, l'amour le soir, l'amour à chaque instant, l'amour à tout moment.

Ça raconte son corps, ses mains, ses cheveux, ça raconte son visage, trop maquillé ? ça raconte Paris, Marseille, puis ça raconte l'Italie, Trieste, l'appartement de l'amie de son amie, sa terrasse envahie par les oiseaux moqueurs. Ça raconte le Caffè Erica, toujours vide, son patron, aux bras lourds et réconfortants. Ça raconte les verres de Spritz, le matin ou le soir, puis le matin et le soir. Ça commence par un, puis deux, puis trois, puis ça n'en finit plus. Ça raconte les tartines de pâté en supplément.

Ça raconte les gnocchis aux épinards, les yaourts aux myrtilles.

Ça raconte ce vent impétueux, que l'on traite de tous les noms.

Ça raconte ce chemin, et ce petit banc bleu pâle.

Ça raconte la mer aux reflets d'or qui s'étend jusqu'au ciel, douce comme sa peau.

Ça raconte cette chambre rose. Cette chambre interdite. Cette chambre de mort.

Ça raconte ces deux trois secondes de vide, cet instant suspendu, comme une dernière inspiration.

Ça raconte sa vie.

Ça raconte sa mort.

Voilà, ça raconte ça.

Le 1<sup>er</sup> prix est attribué à :

**Louise LE FLAHEC,**

Élève en 1<sup>re</sup> L au lycée Fulgence-Bienvenüe à Loudéac

Pour sa critique sur : *Ça raconte Sarah* de Pauline Delabroy-Allard

\*

### **Ça raconte ça, l'Enfer au bout des doigts**

« Ça raconte Sarah, sa beauté inédite, son nez abrupt d'oiseau rare, ses yeux d'une couleur inouïe, rocailleuse, verte, mais non, pas verte, ses yeux absinthe... »

Ça raconte ça, un livre qui m'a fait vivre et qui m'a fait également mourir.

Ça raconte ça, ses yeux absinthe, qui me regardent et qui m'aiment puis me détestent. Qui me trouvent, me quittent, me retrouvent. Qui me crient que de moi elle ne veut plus, qui me rappellent et me disent que sans moi elle ne vit plus.

Ça raconte ça, son maquillage vulgaire, sa vie, vie qu'elle noie dans des verres, et moi, moi qui ce soir, ne regarde qu'elle.

Ça raconte ça, l'odeur de soufre, l'odeur de clope au bout des doigts pour me dire je t'aime, me pénétrer l'âme et m'encrer dans ses veines.

Ça raconte ça, puis ça s'arrête et ça repart. Son indécision, son incertitude elle qui est pourtant si sûre d'elle.

Ça raconte ça, le chamboulement d'une vie, qui arrive quand on ne s'y attend pas, quand on arrive enfin à vivre stablement.

Ça raconte ça, l'étincelle qui illumine ma nuit, un basculement d'une seconde à peine qui a suffi à me faire tomber, pour elle.

Ça raconte ça, nos scènes d'amour, mon corps touchant le sien et nos souffles, nos souffles qui se sont coordonnés en un son si singulier.

Ça raconte ça, moi qui la regarde dormir, cherchant la sérénité, qu'éveillée, en elle on ne peut plus trouver.

Ça raconte ça, mon amour et ma peine, son amour, ses clopes et sa haine.

Ça raconte ça, ma descente en enfer, guidée par le diable lui-même et sa forte odeur de soufre.

Ça raconte ça, ma fuite, sa fuite et l'abandon de notre histoire.

Ça raconte ça, le Spritz au Caffè Erica, le petit banc bleu pâle et les gnocchis aux épinards.

Ça raconte ça, le petit appartement figé dans le temps, d'un vieillard absent.

Ça raconte ça, la question qui reste sans réponse avec mon cœur qui flanche.

Ça raconte ça, les cris, les pleurs, la haine... la peur.

Ça raconte ça, ma vie perturbée, oubliée, laissée de côté.

Ça raconte ça, ma famille négligée, délaissée, abandonnée.

Ça raconte ça, Trieste et ma tristesse inconsidérée.

Ça raconte ça, notre histoire si compliquée et pourtant si passionnée.

Ça raconte ça, notre rencontre, son arrivée remarquée, en retard et essoufflée. Riante.

Ça raconte ça, moi coincée, sans pouvoir respirer, dans ses bras pourtant avant tant choyés.

Ça raconte ça, la chaleur d'une nuit d'été contrastant avec la froideur de son corps endormi et figé.

Ça raconte ça, un quatuor à quatre cordes, qui va me fasciner puis me faire pleurer.

Ça raconte ça, sa folie, nichée au creux de mon lit là où l'amour n'est pas fini.

Ça raconte ça, sa vie, nichée au creux de son lit là où tout est vraiment fini.

Ça raconte ça, son corps nu et son profil de morte.

Le 2<sup>e</sup> prix est attribué à :

**Gabriel GUNSETT,**

Élève en 1<sup>re</sup> S au lycée Jules Ferry à Saint-Dié-des-Vosges (Vosges)

Pour sa critique sur : *Leurs enfants après eux* de Nicolas Mathieu

\*

### **1500°C**

1500°C est la température qu'atteint un haut fourneau pour extraire la fonte du minerai de fer. Cette température, le haut fourneau d'Heillange ne l'atteindra plus : il a fermé. Nous sommes dans une petite ville de Lorraine dans la décennie des années 90, celle de la désindustrialisation, du chômage qui croît inexorablement. La Vallée de La Henne n'échappe pas à la règle, un nom inventé pour des lieux réels qui restent encore aujourd'hui marqués par ces fermetures d'usines, des dizaines de vallées qui essaient péniblement de sortir de ce marasme économique et social.

D'août 1992 à la coupe du Monde 1998, l'auteur explore pendant les étés 1992, 1994, 1996, 1998 la vie d'Anthony, de sa famille, de Steph dont il est amoureux, de Hacine, presque la vie de la vallée elle-même. Ils rêvent tous de sortir de cet endroit, ils ne veulent pas ressembler à leurs parents. Le père d'Anthony a été licencié, il vit maintenant de petits boulots, parfois aidé de son fils, et consomme beaucoup (trop) d'alcool, sa femme finira par le quitter. Ils ne veulent pas rester sur un chemin qui ne les mènera nulle part même s'ils ne s'en rendent pas tous compte. Ils voient le Luxembourg, Paris, tels une échappatoire à atteindre. Peu y arriveront. Certains, oui, par le travail scolaire, puis par le travail tout court. Est-ce cependant réellement la vie qu'ils auraient souhaitée ? Les autres, eux se résigneront, comme emprisonnés dans un moule. Certains cherchent une autre voie, comme ce petit trafiquant de drogue qui finit par conduire des go-fast chargés de centaines de kilos d'herbe du Maroc à la France.

Toute la puissance de ce roman se situe dans l'écriture. En effet, raconter sur une aussi longue période l'histoire de personnages que l'on pourrait qualifier d'ordinaires et à travers eux presque toute une époque, est assez ardu. C'est un texte dense mais qui gagne le pari de ne pas être ennuyeux. Le récit est fataliste mais le langage joyeux, les détails sont très réalistes pour décrire cette France des années 90, celle du « Picon et de Johnny Halliday, des fêtes foraines et d'Intervilles ». Certains jugent les personnages caricaturaux, ils sont en tout cas représentatifs d'une partie de la jeunesse de ces années-là et même un peu de celle d'aujourd'hui, avec ce mélange d'insouciance, d'espérance, d'illusions perdues. Le lecteur les regarde avec compassion : ils ne savent pas vraiment où ils vont et ne savent pas non plus d'ailleurs qui ils sont. Leur laisse-t-on cependant la possibilité d'être eux-mêmes ? Le récit se termine lorsque la France gagne la coupe du Monde de Football 1998 dans une fraternité éphémère, comme une parenthèse dans ce monde de désillusion pour les habitants de la Vallée de la Henne. Nicolas Mathieu signe là un petit chef d'œuvre, lucide mais jamais pathétique.



**Le 3<sup>e</sup> prix ex-aequo est attribué à :**

**Tiffany LETIENNE,**

Élève en 1<sup>ère</sup> L au lycée Fulgence-Bienvenüe à Loudéac

Pour sa critique sur : *Le malheur du bas* d'Inès Bayard

\*

### **Sainte Marie, pleine de haine**

Vie inutiles, absurde, futile. C'est *Le malheur du bas* d'Inès Bayard. Marie se lève, travaille et dort. Le destin la guette, il la suit, sur son épaule il épie ses moindres gestes. Je suis son destin, qui scrute les détails de son corps, les détails de chacune de ses habitudes.

J'attends.

J'attends quoi ?

J'attends ce moment propice pour frapper. Je sens qu'il est proche, ce moment.

Ce soir, Marie retrouvera son vélo en pièces.

Ce soir, Marie va recevoir l'aide de son patron.

Ce soir, elle se fera violer dans cette voiture.

Et moi, son destin, je la regarde. Son beau visage désemparé et son corps meurtri pour la première fois elle qui n'avait connu que la douceur de son mari, l'amour de ses parents et la chaleur des étreintes.

« Marie ne se dit pas que c'est fini. Elle sait que ce n'est que le début ».

J'agis avec cruauté, je ne vais lui laisser aucun répit. Tous les jours, elle va regretter son insouciance. Haine, rancœur et aigreur domineront sa pensée. Marie, tu haïras ton mari. Marie, tu haïras ta famille et tes amis. Marie, ma belle Marie, tu haïras le fruit de tes entrailles, la chair de ta chair, ton enfant et avant tout, le fruit de ton viol.

Femme aimante, douce et soignée qui devient en une trentaine de pages cette femme haineuse, brutale et négligée.

Je me frotte les mains.

Qu'elle est belle ma vengeance sur ces vies trop simples. Les conflits qui règnent, les paroles odieuses qui fusent, c'est le résultat de mes agissements secrets. Tu es ma prisonnière et tu entraînes l'enfant que tu portes avec toi. À travers chaque moment qui pouvait être joyeux, il ne le sera jamais pour toi Marie. Chacune des scènes où tu essayeras de remonter à la surface Marie, tu replongeras. Dans cette partie de l'histoire, tu seras plus malheureuse que jamais jusqu'à la scène finale qui dissipera toutes tes souffrances. Dès lors, j'aurai gagné. Avant même que l'on connaisse le sort que je te réserve, nous connaissons comment tu vas finir. À travers cette nouvelle vie, tu réfléchiras beaucoup ma chère Marie. Tu auras en permanence une réflexion profonde sur ta condition. Ta condition de femme, ta condition de personne violée, ta condition de mère de famille. C'est dans cette partie que tu vas finalement découvrir la vie sans un angle moins idyllique. Tu feras finalement partie intégrante de toutes ces femmes abattues sous le poids des regrets, ces femmes que moi, le destin, n'ai pas épargnées. Tu ne seras ma victime que parmi tant d'autres.

Aujourd'hui, c'est toi que j'ai décidé de détruire. Ma sainte Marie pleine de haine.

**Le 3<sup>e</sup> prix ex-aequo est attribué à :**

**Ange DUMONT,**

Élève en Seconde au lycée Chateaubriand à Rennes

Pour sa critique sur : *Frère d'âme* de David Diop

\*

### **Entre liberté, égalité et fraternité**

Comme prévu, le dernier livre de l'auteur sénégalais David Diop paru aux éditions du Seuil est une grande réussite. En effet, *Frère d'âme*, un roman de guerre et d'amitié, sélectionné pour le prix Goncourt, pourrait défier toute concurrence !

*Frère d'âme* est l'histoire racontée à la première personne d'Alfa Ndiaye envoyé au front de la Première Guerre mondiale du côté des alliés, depuis son pays natal, le Sénégal. Il s'agit d'un long et fascinant monologue intérieur d'un homme à son ami de toujours. Suite à la mort de son « *plus que frère* », Mademba Diop, le personnage principal devient petit à petit complètement fou. Il commence à torturer ses adversaires allemands avant de les tuer pour venger son ami en leur faisant revivre ce que celui-ci a subi sur le champ de bataille avant de mourir. Alfa sectionne une main de chaque ennemi mutilé et la collectionne en guise de trophée de guerre. Au début, il impressionne ses frères d'armes qui le considèrent comme un héros, puis comme il le dit : « mes camarades, mes amis de guerre ont commencé à me craindre dès la quatrième main ». Il devient alors une menace effrayante, « un soldat sorcier », « un *dëmm* » que tout le monde repousse : « pour tous, soldats noirs et blancs, je suis devenu la mort ». Très vite, le lecteur est lui aussi fasciné par ce personnage devenu fou dont il suit les pensées.

L'ouvrage de David Diop est sombre et lumineux à la fois, et maîtrisé : entre la folie, le désespoir, l'amour et le passé, l'auteur nous fait voyager dans l'univers minutieux de son personnage. Le style simple plein de poésie et les répétitions fréquentes se prêtent bien à l'histoire, celle d'un tirailleur sénégalais envoyé sur le front. Par exemple « par la vérité de Dieu » est une expression qu'il emploie couramment pour marquer à la fois la folie, les émotions et faire un lien avec son origine africaine. Il utilise un langage français courant pour traduire les pensées d'une autre langue, et c'est une réussite car la lecture est fluide alors que c'est un sujet dur, celui des horreurs de la Grande guerre.

Une puissance sentimentale vient s'ajouter à l'histoire avec la description des relations amoureuses d'Alfa. Il évoque son passé amoureux en Afrique avec la jeune Fary Thiam et la découverte de l'amour. Le vertige de la folie de la guerre se mêle au vertige du sentiment amoureux et des relations sexuelles du personnage principal, ce qui montre le travail métaphorique remarquable du romancier. La métaphore entre la guerre et l'amour constitue une tension forte du roman. En effet, il les met en relation dès le début de son récit, comme dans cet extrait : « *Et, vue de loin, notre tranchée m'est apparue comme les deux lèvres entrouvertes d'une femme immense. Une femme ouverte, offerte à la guerre, aux abus et à nous les soldats* ».

Enfin, s'ajoute une forte intensité nostalgique, lorsqu'Alfa raconte dans la deuxième partie du roman, sa vie en Afrique dont la rencontre de ses parents et son enfance au Sénégal. Une réelle réussite narrative. Grâce aux détails et à la description minutieuse, l'auteur parvient avec une efficacité remarquable à nous emporter dans son récit.

Ainsi nous vous conseillons fortement cet ouvrage qui vous fera connaître de l'intérieur le destin des tirailleurs venus des anciennes colonies françaises, déracinés de leur pays, et leurs terribles souffrances dans les tranchées pendant la Guerre de 1914, mais aussi vous fera tomber dans la compassion pour ce personnage déboussolé et pour cette belle histoire de fraternité.

Bonne lecture.

**Le 3<sup>e</sup> prix ex-aequo est attribué à :**

**Morgane CROZET,**

Élève en Seconde au lycée Chateaubriand à Rennes

Pour sa critique sur : *Le malheur du bas* d'Inès Bayard

\*

### **Le silence à voix haute**

Marie a la belle vie à Paris. Avec son mari Laurent, elle est heureuse, elle a des projets pour son futur, une famille à construire, de beaux moments à vivre. Marie est belle, dans la fleur de l'âge, un bel appartement, elle gagne sa vie aisément, elle aime son travail. Mais Marie vient à subir un moment destructeur de sa vie, totalement contraire à ce qu'elle imaginait de son futur. Elle n'a pas le choix, ce qui lui arrive se passe bel et bien. Sous ses yeux perlés de larmes, Marie voit son corps meurtri, déchiré, violé par cet homme aux mains trop fortes pour ses bras frêles.

Marie se tait, elle a honte, elle a mal et elle s'efface.

Marie chute, Marie sombre et Marie tombe.

*« Au cœur de la nuit, face au mur qu'elle regardait autrefois, bousculée par le plaisir, le malheur du bas lui apparaît telle la revanche du destin sur les vies jugées trop simples ».*

Pour son premier roman, édité chez Albin Michel le 22 août 2018, Inès Bayard fait sa rentrée littéraire et est l'objet de multiples et divers avis. En lice pour le *Goncourt des Lycéens*, le *Prix de Flore* et le *Prix du Style*, *Le malheur du bas* surprend et interloque, amène à des débats, choque et dénonce.

Ce remarquable roman dramatique reste ancré pendant un bon bout de temps dans notre tête après sa lecture. Inès Bayard nous fait vivre et ressentir l'histoire de Marie, à nous en donner les larmes aux yeux, la nausée, du pur dégoût pour cet acte destructeur qu'est le viol. Son écriture nous prend à la gorge et coupe notre souffle, les phrases nous giflent et chaque mot nous pince le cœur.

Inès Bayard ne pouvait pas se permettre de raconter cette histoire en atténuant ses propos. Marie, c'est toutes ces femmes qui restent dans l'ombre d'un passé douloureux et irrévocable. On ne peut pas se donner le droit de censurer la douleur de ces personnes. L'auteure s'est renseignée, a rencontré des victimes, elle les a écoutées et a fait en sorte de retranscrire l'atrocité cruelle et réelle de ces actes pour sensibiliser le lecteur à un fait de société pas assez mis en avant.

Donc *Le malheur du bas*, c'est aussi toutes ces femmes qui ont eu le courage d'en parler, le courage de se battre contre ces actes violents, banalisés par la société, ou bien même acceptés dans une époque bien trop récente. Ce livre nous parle de la nécessité de l'égalité entre chaque individu, l'égalité dans le désir et la maîtrise de son propre corps. Ce roman parle à voix haute de l'histoire des femmes qui subissent dans le silence.

Une œuvre réaliste et cruelle, à lire quand on se sent prêt à vivre de dures émotions.

Marquant, *Le malheur du bas* nous offre la dure et violente réalité de notre société et nous fait réagir sur ce qui se passe silencieusement autour de nous.



RÉGION BRETAGNE  
RANNVRO BREIZH  
REJION BERTÈGN

---

283 avenue du Général Patton – CS 21101 – 35711 Rennes cedex 7  
Tél. : 02 99 27 10 10 | [twitter.com/regionbretagne](https://twitter.com/regionbretagne) | [facebook.com/regionbretagne.bzh](https://facebook.com/regionbretagne.bzh)  
[www.bretagne.bzh](http://www.bretagne.bzh)

---